

[Enregistré en conformité de l'acte concernant les droits d'auteur de 1865.]

LE CHEVALIER DE MORNAC

CHRONIQUE DE LA NOUVELLE-FRANCE

(1664)

PAR JOSEPH MARMETTE

(Suite.)

« Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion, soit dans ce pays ou en France, de remarquer combien il en est peu qui sont heureux en ménage. En ma qualité de garçon, de militaire et de mauvais sujet (j'avoue ce dernier défaut en toute sincérité de cœur) j'ai pu remarquer, moi, que le nombre des mariages malheureux est effrayant pour ceux qui songent à s'aventurer dans ce périlleux état. N'est-il pas alarmant en effet de constater que les quatre-vingt-dix centièmes des conjoints étaient peu faits l'un pour l'autre, lorsque la mystérieuse lumière de la lune de miel s'étant évanouie, les époux ont vu briller au jour du réveil de leurs illusions, les riches défauts dont chacun voit l'autre subitement orné ? Car autant on a soin de dissimuler, de faire rentrer les angles de ses imperfections, avant le *conjugal*, autant, après, ces pointes de fer ressortent plus aiguës, lorsque la familiarité de la vie commune amène ce laisser-aller fatal aux illusions des amoureux. C'est alors qu'arrivent les regrets traînant après eux la longue et lourde chaîne des douloureuses misères de la vie conjugale. Le mal est irrémédiable, et de ce jour l'innanité du bonheur terrestre est irrévocablement constatée par les conjoints.

« Voilà ce que je connais du mariage, voilà ce que vous en savez sans doute vous-même, ma chère cousine, et ce que chacun en peut apprendre. Eh bien ! ce qui m'a toujours émerveillé c'est de voir que, tous les jours, des gens aussi bien renseignés que nous, s'y laissent prendre, comme nous y serons un jour sans doute pris nous-mêmes, tout des premiers !

« Parlez pour vous seul, je vous en prie, dit Jeanne avec un sourire préoccupé, et continuez votre récit sans allonger cette digression sarcastique.

« Une couple d'années, pendant lesquelles vous naquîtes, s'écoulèrent assez calmes pour les deux époux qui, après quelques mois passés en leur château de Kergalec, étaient retournés à la cour où, grâce à l'influence de la comtesse sur la reine-mère, votre père avait obtenu une charge importante.

« Bientôt cependant, on sut qu'il y avait du froid entre les deux époux ; non pas qu'on s'en aperçût en public, le comte et la comtesse étant trop gens du monde pour en rien laisser voir au dehors. Cette rumeur, venue on ne sait d'où, s'accrut pourtant, grandit ; et, grâce aux observations préjugées des malveillants, les plus indifférents gestes du comte et de sa femme purent donner quelque crédit à ce bruit qui n'avait d'abord été qu'un soupçon.

« Pardonnez-moi de vous révéler des faits douloureux que vous avez dû sans doute ignorer jusqu'à ce jour. Mais ce fait reconnu de l'incompatibilité d'humeur de vos parents, qui se rencontre dans presque tous les ménages et, par conséquent, n'offre rien d'extraordinaire, devait avoir par la suite une telle influence sur la destinée du comte et la vôtre, qu'il me faut vous le divulguer en y appuyant même un peu.

« En 1648, les troubles de la Fronde ayant éclaté, votre père, avec les princes et un grand nombre de seigneurs, prit parti contre le Maréchal. Cet Italien, ministre de France, vil, avare et rusé, devait nécessairement déplaire à un gentilhomme français fier, libéral et franc comme l'était le comte. Aussi votre père fut-il un des premiers à se déclarer contre lui. Bien mal lui en prit pourtant. Lorsque la fiction des frondeurs fut vaincue, les chefs, princes, ducs, évêques et autres, eurent soin de faire accepter leur rentrée en grâce, comme une condition expresse de leur soumission ; et, ainsi qu'il advient toujours en ces sortes de cabales, la colère du vainqueur tomba sur les coupables de second rang. Votre père fut enveloppé dans la disgrâce que la plupart des seigneurs de sa condition avaient encourue, et obligé de quitter la cour avec sa femme, en 1652, pour s'en aller habiter leur château de Kergalec.

« Je me souviens du voyage, interrompit Jeanne, rêveuse. J'avais alors neuf ans, et mon père en passant par Nantes, me laissa dans un couvent pour y faire mon éducation. Le château de Kergalec n'étant éloigné que de quelques lieues, il était facile à ma mère de venir m'y visiter souvent. Hélas ! je n'en devais sortir, quelques années plus tard, que sous de bien tristes circonstances !

Le front de la jeune fille s'assombrit de plus en plus.

Mornac continua.

« Le comte et la comtesse menèrent dès lors une vie assez retirée ; lui, chassant tout le jour en la seule compagnie d'un vieux serviteur, ou passant de longues heures sur la mer. Au pied de la falaise que baignent les vagues et qui supporte les murs du château de Kergalec, une petite embarcation se détachait souvent de la

côte pour aller bercer au loin le comte avec ses mélancoliques rêveries.

« La comtesse ne sortait guère de son appartement où sa camériste, Julia, faisait presque toute sa société. (1)

« Comme le comte et sa femme n'échangeaient avec la noblesse du voisinage que les visites obligatoires et que l'on connaissait le genre de vie qu'ils menaient tous deux, on prit leur taciturnité pour du dédain, et tous les hobeaux des environs, afin de s'en venger, se mirent à dénigrer hautement leurs illustres voisins de Kergalec. Les commentaires une fois partis allèrent bon train, et, à l'aide des rumeurs qui étaient venues de Paris, vos parents passèrent bientôt pour faire un fort mauvais ménage. Ce qui était faux. Car enfin, si la différence de leur humeur empêchait le comte et sa femme de sympathiser, ils avaient tous deux trop de tact et de savoir-vivre pour se causer d'inutiles désagréments.

« Six années s'écoulèrent ainsi, sans apporter de changements dans la vie du comte et de la comtesse de Richecourt.

« Un soir du mois d'avril 1659, le comte rentra fort pâle au château. Il était sorti seul pour aller voir, du haut de la falaise, le soleil se coucher dans la mer. En revenant par une allée du parc qui séparait le château de la côte, un coup de feu avait éclaté soudain dans la solitude du bois et le silence du soir, et une balle était venue couper la plume de son chapeau.

« Le comte qui ne se connaissait pas d'ennemi, crut que ce devait être la balle égarée de quelque braconnier et dès le lendemain n'y pensa plus.

« Quelques jours après, votre père ayant voulu s'aventurer sur la mer, son embarcation sombra à quelques brasses de la côte. Le comte était bon nageur et put gagner aisément le rivage. A la marée basse, on retrouva l'embarcation qui s'était enfoncée droit sous la vague. On examina la chaloupe afin de voir quelle avait pu être la cause de cet accident, et l'on s'aperçut qu'un trou de tarrière avait été fraîchement percé sous la ligne de flottaison. Cette fois, l'intention perfide d'un ennemi était évidente, et le comte comprit qu'on en voulait à ses jours.

« Immédiatement, il fit, à la tête de ses gens, une battue dans son domaine. Mais à l'exception de quelque cerf dix cors, de deux sangliers solitaires et d'un vieux loup à tête grise, fauves qu'on força de sortir de leurs tanières, on ne découvrit aucun indice de la présence d'un malfaiteur.

« Le comte fut obligé, le lendemain, d'aller passer une couple de jours à Nantes pour retirer quelque argent de chez son notaire.

« Le soir du départ de son mari, la comtesse était assise dans l'enfoncement d'une fenêtre, assez profond pour former une chambre à lui seul. Du haut de la tourelle où était situé son appartement, elle dominait les arbres du parc et regardait tristement tomber la nuit sur l'océan.

« De noirs nuages voilaient l'horizon. Le vent soufflait du large et chassait vers la côte de grosses vagues qui venaient se briser sur les rochers avec des plaintes attristées.

« Peu à peu les nuées sinistres se confondant avec les ténèbres, une nuit sépulcrale s'étendit sur la mer dont la grande voix s'élevait mugissante et terrible du fond de l'obscurité.

« A l'intérieur du château régnait le plus complet silence. Assise sur un tabouret, à quelque distance de sa maitresse, Julie, sa suivante, regardait rêveuse et comme effrayée les lueurs rougeâtres qui partaient de l'immense cheminée où flambait la moitié d'un arbre, et dansaient fantastiques et solennelles, comme les esprits des anciens preux de Kergalec, sur les hautes boiseries de chêne noircies par la poussière des siècles.

« Depuis plus d'une heure, madame de Richecourt, dominée par le funèbre aspect de cette nuit orageuse, n'avait échangé aucune parole avec sa camériste. Maintenant que la nuit lui cachait la mer, elle prêtait une oreille inquiète au bruit du vent dans les grands arbres dont les troncs noueux gémissaient sous la rafale, aux pieds du vieux donjon. Le froissement des branches dépouillées de leurs feuilles, montait jusqu'à la tourelle, sinistres comme le cliquetis des os de squelettes.

« Soudain la flamme d'un vaste éclair déchira l'horizon en illuminant d'une éblouissante lumière l'immense étendue des flots tourmentés, la sombre dentelure des falaises, le fouilli des arbres du parc et la haute tour carrée du centre du manoir qui s'ébranla sous un éclatant coup de tonnerre dont le dernier grondement s'en fut s'éteindre dans les souterrains du château.

« Les deux femmes se signèrent, tandis que la pluie s'abattait par torrents sur la toiture.

« —Voilà l'orage, prions ! dit la comtesse.

« La camériste se rapprocha de sa maitresse et toutes deux, la figure perdue dans leurs mains commencèrent à haute voix une longue prière.

« Le vent redoublait. Les girouettes rouillées criaient et tournaient affolées sur les toits qui craquaient sous l'effort de la tourmente.

« Au milieu de tous ces bruits tumultueux, la camériste crut entendre, comme le grincement d'une clef dans la serrure d'une porte depuis longtemps condamnée, dans un coin sombre de la chambre.

(1) La comtesse qui avait été attachée à la cour d'Anne d'Autriche pouvait appeler sa femme de chambre camériste qui est le nom que les femmes espagnoles de qualité donnent à leurs suivantes.

« —Bah ! je me trompe, pensa-t-elle après un instant de réflexion. Cette porte ne s'ouvre jamais. Ce sont les girouettes qui se plaignent là-haut sur leur tige de fer.

« Eblouie par les éclairs, elle remit entre ses mains sa tête qui s'était un instant relevée pour prêter attention au bruit, et continua de répondre aux prières de sa maitresse.

« Le vacarme de la tempête qui augmentait à chaque instant de fureur, les empêcha d'entendre un second grincement de fer. C'était celui d'une porte roulant sur ses gonds oxydés par le temps, le défaut d'usage et l'humidité.

« Si les deux femmes n'avaient pas fermé les yeux, elles auraient vu sans doute une porte dérobée s'ouvrir lentement dans la pénombre pour laisser passer un homme qui, après avoir écouté et regardé dans l'enfoncement de la fenêtre où se tenaient la comtesse et sa suivante, traversa toute la pièce à pas furtifs et s'en alla verrouiller la porte d'entrée ordinaire.

« Le bruit des verrous et de la clef frappa pourtant l'oreille des deux femmes qui se levèrent en même temps et poussèrent un cri d'effroi en voyant un homme masqué s'élançant au devant d'elles, un poignard à la main.

« —Oh ! mon Dieu ! s'écria Jeanne en saisissant éperdue, les mains de Mornac, dites-moi bien vite que ce n'était pas lui !

« —Qui, lui !... ? fit Mornac frappé de la terreur convulsive, effrayante, qui tordait tous les membres de la jeune fille.

« —Mon... père !... balbutia Jeanne tremblante, dont le regard levé au ciel sembla demander pardon à quelque absent.

« —Votre père ! s'écria Mornac. Mais, ma pauvre Jeanne, quel atroce soupçon !... Qui jamais a pu faire naître en vous une telle pensée ? C'est affreux !

« —Ah ! ce n'était pas lui ! Ce n'était pas vrai ! éclata mademoiselle de Richecourt en se jetant à genoux. Merci, mon Dieu ! merci ! Et vous, cher bon père, pardon, mille fois pardon à votre trop crédule enfant !

« —Mais en vérité, ma chère Jeanne, je ne comprends pas que personne ait été assez stupide ou méprisable pour vous avoir laissé entrevoir les soupçons aussi atroces qu'injustes qui planèrent sur le comte de Richecourt après cette funeste nuit.

« —Vilarme ! c'est Vilarme lui-même qui me dit, un jour où je refusais de l'épouser, il y a deux ans, que mon père était !

« —Oh ! le monstre ! qu'il soit maudit ! cria Mornac. Ecoutez plutôt la fin de cette horrible histoire.

Ici, Jeanne et le chevalier crurent entendre quelque bruit à la porte du ouïgouam. Mornac alla écarter la portière de peau de loup et regarda au dehors. La nuit était sombre. Il sortit, fit le tour de la cabane et ne vit personne. Il est vrai que les ouïgouams étaient si rapprochés que c'était chose facile que de se glisser et de se cacher près des cabanes avoisinantes.

Le chevalier retourna vers sa cousine et s'efforça de la rassurer.

« Je suis certaine qu'il était là et nous écoutait ! dit Jeanne.

« —Tant mieux ! Il saura que je le connais et que je veille sur vous !

« —Mais s'il allait vous tuer !...

« —Bah ! cadédis ! il a déjà essayé et n'a pu réussir. Nous avons le poignet aussi solide pour nos ennemis que pour ceux qui nous sont chers ! Mais je finis ce récit que vous avez exigé.

« L'homme masqué bondit au-devant des deux femmes, leur barra le passage, garrotta et bâillonna la camériste en un tour de main, après l'avoir menacée de l'égorger si elle jetait un cri. Puis s'approchant de la comtesse qui avait reculé jusqu'à la fenêtre et grelottait de terreur, l'homme arracha son masque et s'écria :

« —Me reconnaissez-vous, madame de Richecourt ?

« Un éclair livide, qui brûla les carreaux de vitre, tomba en plein sur la face pâle du baron de Vilarme.

« La comtesse tremblait tellement qu'elle n'aurait jamais pu proférer une parole.

« —Oui, vous le reconnaissez, n'est-ce pas, cet homme que non-seulement contenté de repousser, vous avez autrefois accablé de vos superbes dédains ; cet homme que son trop heureux rival blessa d'un coup presque mortel, quelques jours avant votre mariage ; cet homme qui après avoir parcouru le monde pour tâcher de vous oublier, a traîné par tout le globe le feu de l'amour et de la haine qui lui rongeaient le cœur ! Oui, me voici, madame la comtesse, terrible comme la vengeance, inexorable comme la mort ! Car, vous allez mourir comtesse de Richecourt ! De vous, maintenant que vous appartenez à un homme que j'exécute, je ne veux rien autre chose que la vie. J'ai appris avec joie que vous n'étiez pas heureuse avec ce beau mignon de cour que vous m'avez préféré dans le temps. Mais comme il est trop gentilhomme pour vous rendre vraiment malheureuse, vous ne souffrez pas assez au gré de mes desirs ! Je veux vous sentir frissonner sous ma main dans les convulsions de l'agonie ! Quant au comte, votre époux trois fois maudit, il aura son tour. Allons ! madame, recommandez-vous à Dieu !

« Il est une chose que les nobles femmes estiment plus cher que la vie, c'est leur honneur. La comtesse voyant que le sien ne

courait aucun danger, s'agenouilla et pria. Les filles des preux savent mourir.

« Vilarme contempla un instant cette pâle figure de femme tour à tour éclairée par les lueurs incessantes du feu et les éclairs intermittents du dehors. Il grimaca un sourire de démon. Il bondit sur sa victime, l'enleva, la jeta sur un lit, saisit un oreiller, l'appuya sur le visage de la comtesse et pesa dessus de tout son poids, pour étouffer l'infortunée.

« A la clarté du brasier et des éclairs, la camériste éperdue vit le pauvre corps de la comtesse se tordre sur son lit en effroyables convulsions. Elle poussa quelques rauques sanglots sous cet horrible oreiller, ses membres palpitèrent dans un suprême effort et ce fut tout.

« Longtemps Vilarme resta courbé, hideux, sur l'oreiller, épiant chacun des derniers frissonnements de sa victime. Quand il fut bien sûr qu'elle était morte, il alluma un flambeau, regarda, satisfait, la figure bleue de la trépassée et s'avança du côté de la camériste.

« —Ah ! mon Dieu, fit mademoiselle de Richecourt qui étendit les bras et s'affaissa évanouie.

Mornac et la Perdrix-Blanche qui avait remarqué, sans y rien comprendre, l'émotion que le récit du chevalier produisait sur la jeune fille, s'empressèrent de lui prodiguer leurs soins.

Jeanne reprit bientôt connaissance.

« —Je savais bien, dit Mornac à mademoiselle de Richecourt, que vous ne pourriez pas supporter l'émotion d'une aussi horrible histoire. Mais aussi, pourquoi avez-vous tant insisté ? La jeune fille ne put répondre et se mit à pleurer.

Quand ses larmes l'eurent un peu soulagée, elle supplia tellement Mornac de terminer son récit, qu'il ne put s'y refuser. D'ailleurs ce qui lui restait à dire était moins pénible que ce qui précédait.

« Vilarme s'approcha donc de la camériste et lui dit :

« —Maintenant, ma belle suivante, à nous deux. Ecoute-moi. Si tu me veux jurer sur le Christ que tu vas suivre en tous points mes instructions, je vais te faire grâce.

« Il alla décrocher un crucifix qui pendait au mur, délia les mains de la camériste, lui ôta le bâillon qui étouffait sa voix et lui dit :

« —Fais serment de répéter à tous, partout et toujours que, pendant que tu dormais dans l'antichambre de ta maitresse, selon ta coutume, celle-ci est morte, sans doute, d'un coup de sang ; qu'effrayée par le bruit de l'orage, tu es entrée au milieu de la nuit chez la comtesse et que tu l'as trouvée sans vie.

« Comme la pauvre fille hésitait, Vilarme leva son poignard.

« —Je le jure ! s'écria-t-elle, terrifiée.

« —A mon tour, reprit froidement Vilarme, je te jure que si jamais un seul mot des événements de cette nuit sort de tes lèvres, tu mourras de ma main ! Fusses-je sur le banc des accusés que j'irais te poignarder en face de mes juges. Je te le jure sur le Dieu mort en croix !

« Il délia les pieds de la suivante, enleva les cordes dont il l'avait garrottée et disparut. (1)

« Le lendemain le comte, en arrivant à Kergalec, apprit la mort de sa femme. Il s'en montra fort affecté et pleura longtemps auprès de la morte. Comme j'étais en garnison à La Rochelle, il m'envoya une lettre de faire part me priant d'assister aux funérailles de la comtesse. Je n'eus pas l'honneur de vous y voir.

« Hélas ! j'étais malade, dit mademoiselle de Richecourt, et les médecins avaient défendu de me laisser sortir. Je n'appris la perte cruelle que je venais de faire que lorsque je fus complètement rétablie, plusieurs jours après la sépulture de ma pauvre mère. Ce fut mon père lui-même qui, les larmes aux yeux, me vint annoncer cette fatale nouvelle.

« Je passai quelques jours au château, continua Mornac, et retournai ensuite rejoindre ma compagnie à La Rochelle. Six ou huit mois plus tard, je reçus du comte une lettre qu'un de ses serviteurs me vint apporter à franc-étrier. Mon oncle me conjura de me rendre en toute hâte auprès de lui. Je sollicitai un court congé d'absence, je sautai en selle, et quelques heures plus tard le galop de mon cheval résonnait dans l'avenue du château de Kergalec.

« Je trouvai le comte à écrire son testament. Il m'en fit lui-même la remarque.

« —Si vous me voyez aussi sérieusement occupé, me dit-il, c'est que je me bats en duel demain matin. Je vous ai fait demander pour me servir de témoin.

« —Mais avec qui vous battez-vous.

« —Avec le baron de Vilarme.

« —M'est-il permis de vous en demander la raison ?

« —C'est tellement horrible, mon pauvre ami, me dit le comte en comprimant un sanglot

(1) A quelque lecteur, le récit de cet horrible meurtre semblera peut-être d'abord disparate et choquant, dans ce tableau où nous avons tâché de peindre la vie civilisée à côté de la vie sauvage. Mais en y réfléchissant davantage, on verra que j'ai voulu montrer à côté de la barbarie des Troquois, que notre civilisation relative n'a pu étouffer entièrement, chez les peuples réunis en société, ce germe de cruauté qui existe dans l'homme ; et que le siècle qui produisit la Brinvilliers, empoisonneuse de trop célèbre mémoire, exécutée en 1679 pour avoir successivement tué son père, ses deux frères et sa sœur, pouvait bien aussi donner naissance à un Vilarme. A ce sujet notre civilisation progressive du dix-neuvième siècle ne doit pas être plus fière d'une époque toute remplie du nom de Tropan.